

Thierry Schwab

L'ÉTRANGE HISTOIRE  
D'IGOR BREDEV  
DEMANDEUR D'ASILE

*roman*

L'OMBRE ROUGE

© Editions L'Ombre Rouge, 2021

Par un froid de fin janvier à vous glacer les os, ils cheminaient depuis l'aube sur un dangereux flanc de montagne qui réclamait toute leur attention. À chaque pas les baskets de l'homme de tête craquaient la croûte de neige et s'enfonçaient en crissant, tandis que les violentes bourrasques de vent le faisaient frissonner sous ses vêtements trop minces. De temps à autre il se retournait pour vérifier si ses amis le suivaient. Épuisés, silencieux et frigorifiés comme lui, luttant contre la tempête hurlante, ils s'appliquaient à mettre leurs pas dans les siens pour préserver leurs forces. Derrière eux, éloigné de plusieurs mètres, le mystérieux inconnu qui les avait rejoints peu après Vintimille, couvert en permanence d'un long manteau noir dont la capuche lui cachait le visage, fermait la marche d'une allure mécanique et constante.

Levant les yeux, ils aperçurent un instant, dans le ciel assombri, le scintillement d'un avion de ligne qui semblait immobile au firmament mais devait parcourir en quelques heures le trajet qu'ils avaient mis des mois de souffrance à accomplir. Ils imaginèrent, là-haut, les passagers repus et bien au chaud, ignorants de leurs misères. Un autre monde.

Vers le milieu de l'après-midi, ils furent enfin soulagés de découvrir au loin la ferme en pierre grise, au toit de lauzes, qu'on leur avait annoncée la veille, posée sur la neige comme un jouet d'enfant et dont s'échappait un tourbillon de fumée, promesse de confort. Il fallait absolument l'atteindre avant la nuit car on leur avait dit qu'ils y seraient bien accueillis, avec une soupe chaude et des couchettes. Pas question de dormir dehors par ce froid mortel.

Cela faisait plus de trois mois qu'ils avaient fui l'Erythrée, ce pays de malheur, et voici qu'ils progressaient dans la patrie des droits de l'homme, en route vers l'Angleterre, leur objectif final. Ils avaient dix-sept ans tous les quatre et rêvaient d'un avenir meilleur, dans un monde en paix, loin des années de violence qu'ils connaissaient depuis l'enfance et des semaines d'horreur qu'ils venaient de vivre. Au départ ils étaient six, amis et cousins d'un même bourg, mais l'un d'eux avait péri en Lybie, torturé dans une geôle infâme dont les autres avaient pu s'enfuir, et le plus jeune s'était noyé en voulant sauver un enfant lorsque leur zodiac avait coulé au large de Tripoli.

Il devait rester environ deux heures de marche pour atteindre la ferme, à condition que le temps ne se dégrade pas davantage. Deux heures en demeurant concentrés, appliqués, pour ne pas dévaler sur les rochers en contrebas ou tomber dans un trou dissimulé par la neige.

Soudain, l'homme en noir qui les suivait depuis plusieurs jours et n'avait pas encore prononcé dix mots rompit le silence d'une voix monocorde, bien articulée. Il s'exprimait en anglais :

— Je vais vous laisser ici et descendre dans la vallée.

— Vous voulez nous quitter et marcher tout seul, avec ce temps épouvantable ? réagit le meneur. Pour aller où ? Vous êtes fou ? Vous allez vous perdre et mourir gelé ! Pourquoi ne pas venir manger quelque chose de chaud et dormir là-bas ? dit-il en montrant la ferme. Ce n'est plus très loin, vous voyez ! On y sera bientôt.

— Non, non, je vais à N.... C'est à quarante-cinq kilomètres, en suivant la vallée puis la route. Je sais y aller.

— Comment pouvez-vous savoir ? Et vous repérer ? Les arbres et les rochers se ressemblent tous, et la nuit va bientôt ensevelir le paysage. Vous n'y verrez plus rien. Et si vous vous arrêtez vous mourrez de froid et gèlez sur place ! Quarante-cinq kilomètres, c'est énorme ! Vous n'y arriverez pas !

Les jeunes migrants s'étaient retournés en même temps que leur camarade et observaient avec étonnement cet homme quasi-muet jusqu'alors et dont ils ne savaient rien. Sous le capuchon serré, ils apercevaient un regard vide, des lèvres fines, une peau claire. Il ne semblait pas vieux.

— Je sais me repérer et je n'ai pas froid. Adieu jeunes gens, bonne chance à vous, dit-il en les saluant de sa main gantée de noir.

Et aussitôt, sans ajouter un mot, il commença de descendre, tandis que ses compagnons d'infortune reprenaient leur cheminement douloureux vers l'étape du soir.

Il marchait d'un pas régulier, sans jamais ralentir. Au crépuscule, il pénétra dans une obscure forêt de mélèzes où le vent, sifflant avec violence, lui projetait au visage la

neige qu'il arrachait aux branches. Mais il n'en avait cure et continuait d'avancer vers son but.

Il faisait maintenant nuit noire, la lune se cachait derrière d'épais nuages et l'homme progressait toujours, à la même allure, sans craindre les obstacles, tel un chat dans les ténèbres. Il ne semblait pas souffrir du froid qui s'était encore accentué. Les kilomètres défilaient et il ne faiblissait pas. Jamais il ne s'arrêtait pour boire ou pour manger, ou pour se reposer ne fut-ce qu'un instant.

Quand il rejoignit la route qui sinuait au fond de la vallée, il prit à gauche sans hésiter, comme s'il connaissait le chemin. Une heure plus tard, un panneau confirma ce qu'il savait : N... 12 km.

Aux premières lueurs de l'aube, il atteignit son but. Blottie dans la montagne, cernée de pics aux neiges éternelles, la ville était déserte, glaciale, encore obscure, à peine éclairée parcimonieusement par des lampadaires blafards qui ne tarderaient pas à s'éteindre. Il longea une avenue bordée de platanes, traversa une large place, prit sans hésitation une rue sur la gauche. Peu après la mairie, à côté d'une église dont la façade décrépite s'ornait d'un échafaudage, la vitrine d'un café diffusait une lumière jaunâtre sur le trottoir mouillé. Il entra et salua le patron qui, les yeux encore bouffis de sommeil, installait ses chaises et se préparait à accueillir les premiers clients. Il lui demanda en français si le poste de police était bien situé 28 boulevard Jean Jaurès. Après lui avoir fait répéter sa question qu'il n'avait pas comprise, le patron le regarda

avec surprise et, de sa voix pâteuse, lui confirma que c'était bien en tout cas sur ce boulevard, sans qu'il sût le numéro. Il fallait prendre à droite en sortant de son établissement et parcourir environ trois cents mètres. Mais le commissariat devait ouvrir à huit ou neuf heures, pas avant. Voulait-il boire un café en attendant ? L'homme déclina son offre, le remercia et marcha dans la direction indiquée.

Comme annoncé, le poste de police était clos. Il ne manifesta aucune déception et s'installa debout contre le mur, tel un soldat en faction, entre la porte fermée et un tas de neige sale qu'un chien ou un pauvre homme avait baptisé. Tandis qu'il attendait sans bouger et que les heures s'égrenaient, les rares piétons qui passaient devant lui, filant vers leurs occupations dans la ville endormie, l'observaient à la dérobée, intrigués par ce curieux personnage statufié, couvert de noir des pieds à la tête, que le froid ni le vent ne semblaient déranger.

A neuf heures précises, un policier en uniforme arriva et lui demanda s'il attendait l'ouverture. Il opina de la tête. Le policier le fit entrer et lui proposa de s'asseoir. Un peu plus tard d'autres agents s'égaillèrent dans le bâtiment en échangeant des salutations. Puis une femme qui s'était installée à l'accueil pria l'homme de s'approcher et de lui dire ce qu'il voulait. En l'observant, elle remarqua avec étonnement son regard fixe et ses paupières qui semblaient ne pas cligner. Il répondit qu'il souhaitait voir le chef. « Pourquoi le chef ? l'interrogea-t-elle. Il est occupé ». Il répéta qu'il voulait le voir. Il venait de loin, il avait marché

dans la montagne toute la nuit, c'était très important, il devait voir le chef.

La femme se sentait troublée par les propos et l'assurance de cet homme étrange. Avait-il vraiment marché toute la nuit, par moins dix ou moins quinze degrés, en bravant la tempête qui n'avait cessé de rugir ? Il ne ressemblait pas aux migrants qu'elle avait croisés parfois dans ces parages et qui paraissaient misérables, inquiets, voire effrayés. Tandis que celui-ci, debout devant elle, l'observait simplement, sans trahir aucune émotion. Ni fatigue d'ailleurs.

Elle lui demanda son nom, mais il refusa de le dire et répéta sa requête. Devant son insistance, gênée par son regard qu'elle ne pouvait soutenir, elle finit par le prier d'attendre et appela le commissaire auquel elle expliqua la situation. Il accepta en bougonnant de recevoir l'inconnu quelques minutes. Elle lui demanda de la suivre à l'étage et le conduisit au bureau de son chef.

— Voici le monsieur qui désire vous parler, dit-elle en entrant. Il affirme qu'il a marché toute la nuit dans la montagne, qu'il vient de loin et qu'il a quelque chose d'important à communiquer. J'ai eu beau insister, il a refusé de me dire son nom et le motif de sa visite.

Le fonctionnaire leva les yeux de ses papiers, fit signe au voyageur de s'asseoir et l'examina avant de lui poser la moindre question. Il paraissait jeune. Son visage blanchâtre, dépourvu de rides, tranchait fortement sur le manteau noir qui l'enveloppait de haut en bas. Leurs regards se mesurèrent. Le plus âgé baissa les yeux le



premier. Il ressentait un malaise devant la force magnétique qui émanait de cet homme.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? demanda-t-il d'une voix ferme, énervé par cette intrusion.

— Je veux d'abord savoir qui vous êtes, qui vous êtes, vous. C'est dangereux, dangereux.

— Qu'est-ce qui est dangereux ? Je suis le commissaire Bernin. Je vous écoute.

— C'est vous le chef ? demanda l'inconnu.

— Evidemment que c'est moi ! Ça suffit maintenant. D'abord enlevez votre capuche, que je voie votre visage. Et ôtez vos gants. Il ne fait pas froid ici.

L'homme s'exécuta. Il avait le crâne complètement chauve, de curieuses petites oreilles pointues, le teint blafard, des mains fines.

— Quel est votre nom ? Pourquoi avez-vous souhaité me voir ?

— Je vais vous dire, écoutez-moi. Je m'appelle Igor Bredev. Je viens de Moscou.

— De Moscou ? En Russie ?

— Oui. Je suis un robot russe. Je demande l'asile politique.

— C'est une blague ? s'exclama le commissaire en sursautant sur son siège. Vous croyez que j'ai du temps à perdre ? Véro, pourquoi m'avez-vous amené ce zigoto ? cria-t-il en levant les yeux sur la jeune femme qui se tenait debout derrière le visiteur.

— Mais c'est vous qui me l'avez demandé, commissaire !

— Bon, monsieur le blagueur, je répète ma question. Quel est votre nom ? Et pourquoi vouliez-vous me rencontrer ?

— Je m'appelle Igor Bredev. Je viens de Moscou. Je suis un robot russe. Je demande l'asile politique en France.

Le commissaire hésita, en fixant son visiteur dont le regard ne fléchissait pas.

— Vous avez des papiers ?

— Non, non, pas de papiers.

Le commissaire se leva, contourna son bureau et s'approcha de l'inconnu. Il l'observa de près. La peau du visage était lisse, imberbe, les doigts minces et réguliers, les ongles parfaits. Il n'avait pas l'air en tout cas d'un travailleur manuel.

— Je vais toucher votre visage.

Il posa une main sur le front d'Igor Bredev et la retira aussitôt comme s'il s'était brulé : la peau était glacée ! Il lui demanda de relever une manche. Puis il serra l'avant-bras. Sous la surface froide, il sentit une sorte d'armature improbable qui le fit reculer, stupéfait. Puis il se reprit et palpa le visage, le cou : effectivement, ce n'était pas un homme, mais un objet animé, un robot humanoïde tel qu'il n'en avait jamais vu, sinon sur Internet ! Mais comment pouvait-il parler aussi bien, marcher, s'asseoir comme un humain ? Il fit quelques pas pour se ressaisir, en jetant des regards ahuris sur sa collaboratrice qui gardait la bouche ouverte, ébahie elle aussi.

— Vous avez vraiment marché toute la nuit, dans la neige, par ce temps glacial ?

— Oui, répondit le robot.

— Mais comment pouviez-vous vous repérer dans l'obscurité ?

— J'ai un GPS, ainsi que toutes les cartes.

— Montrez-moi.

— Non, c'est dans ma tête.

— Dans votre tête ?

— Oui.

— Incroyable, murmura le commissaire !... D'où êtes-vous parti ?

— Je vous l'ai dit, de Moscou.

— Vraiment de Moscou ?

— Oui.

— Il y a combien de temps ?

— Trente-huit jours.

— Trente-huit jours, plus d'un mois ! Par où êtes-vous passé ?

— J'ai traversé l'Ukraine, la Roumanie, la Serbie, la Croatie et l'Italie, avant d'arriver en France, dans les Alpes.

— J'ai du mal à vous croire. Et tout cela à pied ?

— Oui, sauf deux trajets en bus, l'un près d'Orel, en Russie, l'autre en Ukraine.

Le commissaire marqua un temps de réflexion.

— Vous voulez manger quelque chose ?

— Non, non, je ne mange pas.

— Oui, évidemment. Vous ne buvez pas non plus je suppose ?

— Non, je ne bois pas.

— Pourquoi parlez-vous un aussi bon français ?

— J'ai appris douze langues : le russe, l'anglais, le français, le chinois, le...

— Ça va, ça va, ça suffit, grogna le commissaire.

Il s'approcha de la jeune femme et lui murmura à l'oreille : « Je rêve ou quoi ? Vous avez déjà vu quelque chose d'aussi dingue ? Un robot, qui vient soi-disant de Russie, qui parle français comme vous et moi, et qui demande l'asile politique ? »

Il alla se rasseoir à son bureau, demeura pensif un moment, les yeux baissés. Puis il releva la tête.

— Vous demandez vraiment l'asile politique ?

— Oui

— Je ne crois pas que ce cas soit prévu dans le droit français. Le droit d'asile s'applique aux humains, pas aux robots. Ni aux animaux ! On a déjà assez de problèmes comme ça avec les milliers de migrants qui arrivent chaque année ! Et pourquoi demandez-vous l'asile ? Pourquoi ? Vous n'étiez pas bien à Moscou ?

Le robot leva les yeux, qui à la lumière du jour paraissaient bleus comme la glace.

— On veut me tuer en Russie, m'éliminer.

— Qui veut éliminer un robot ? Pour quelle raison ?

— Je veux aller à Paris, je veux voir le président de la France ou un ministre. Je veux leur parler. C'est grave.

— Vous croyez qu'on dérange un ministre aussi facilement ? Je suis là pour vous écouter. Dites-moi qui veut vous tuer ? insista le commissaire en haussant le ton.

— Non, je le dirai à Paris, pas ici.

— Avant d'envisager de contacter les plus hautes autorités, reprit le commissaire, partagé entre l'énervement et la sidération, je dois d'abord savoir pourquoi votre vie, si je puis dire, est menacée. Et puis est-ce que c'est vrai ?

Je suis un représentant de la république, vous pouvez me parler sans crainte !

— Je veux aller à Paris.

— Bon, on n'en tirera rien, abdiqua le fonctionnaire, vaincu. Véro, mettez-le dans le bureau de Frédéric, il est absent aujourd'hui. Sous surveillance naturellement. Je vais appeler le préfet.

— Merci monsieur, dit le robot. Dans le bureau de Frédéric, mettez la lumière forte. Je suis presque déchargé.

— Comment ça déchargé ? Et vous vous rechargez à la lumière ?

— Oui. Hier la montagne était sombre avec la tempête qui soufflait sans relâche et obscurcissait le ciel, et cette nuit j'ai beaucoup marché dans le noir. Ma peau capte la lumière et me donne l'énergie. S'il vous plaît.

— OK, on va le faire. Vous avez entendu, Véro ?

Quand il fut à nouveau seul, le commissaire tenta de rassembler ses idées et de faire le point sur cette situation ubuesque : un robot demandeur d'asile ! Il entrevit les problèmes juridiques, médiatiques, philosophiques même qu'allait présenter ce cas complètement inédit et qui naturellement outrepassait ses compétences. Il fallait qu'il appelle le préfet. Lui saurait peut-être comment réagir. Il alla d'abord prendre un café pour se calmer et réfléchir, tandis que l'in vraisemblable nouvelle courait déjà de salle en salle, provoquant rires et stupéfaction. Puis il revint à son bureau, décidé, et décrocha le téléphone.

Comme il insistait sur l'urgence et l'importance de son appel, la secrétaire du préfet finit par le lui passer bien qu'il fût en réunion. Le commissaire lui résuma l'histoire en

s'efforçant de rester factuel et de peser ses mots. Quand il eut fini, il entendit un silence qui lui parut bien long, puis un éclat de rire humiliant :

— Vous avez trop bu Simon, ou quoi ? Un robot demande l'asile, vous me dites ? Vous ne croyez pas qu'on a déjà assez à faire avec les vrais demandeurs ? Il arrive par ses propres moyens ? A pied ? De Moscou ? Il parle comme vous et moi ? Et il est menacé de mort ? C'est quoi cette foutaise ? Vous croyez que j'ai du temps à perdre ?

— Monsieur le préfet, je vous rapporte ce que j'ai vu et entendu. Je ne vous dis que la pure vérité. Cet être, cette chose, n'est pas un homme. Sa peau est aussi froide que celle d'un serpent. On sent dessous une sorte d'armature rigide et ce ne sont pas des os. J'ai aussi l'impression qu'il n'a pas de poils et qu'il ne cligne jamais des yeux. Et ses oreilles paraissent anormales. Je ne sais pas ce que nous devons faire. Il faut que vous le voyiez.

— Bon, répondit le préfet après réflexion. J'espère que vous avez raison, mais je n'y crois pas. Il doit y avoir une explication rationnelle. Vous pouvez me l'amener à la préfecture tout à l'heure, disons à... seize heures ?

— Oui, monsieur le préfet. Je l'accompagnerai personnellement.

En début d'après-midi, le commissaire, qui avait du mal à retrouver son sang-froid, un brigadier, encore plus ahuri que lui, et le robot, toujours impassible, se rendirent à la préfecture en voiture, le long de routes sinueuses, verglacées par endroits, bordées de hauts congères, où ils durent rouler lentement et ne croisèrent aucun véhicule.

Perdus dans leurs pensées, ils n'échangèrent pas un mot de tout le trajet.

A seize heures précises le préfet, accompagné de son directeur de cabinet, les reçut comme convenu dans son vaste bureau d'où l'on apercevait au loin des massifs enneigés et de sombres forêts de résineux. Dès que les visiteurs furent entrés, il les fit asseoir et, sans perdre une seconde, s'approcha du voyageur et l'observa de près, en en faisant le tour, comme d'un objet de curiosité. Puis il le toucha de la main et la retira aussitôt :

— Qui êtes-vous ? interrogea-t-il.

— Je suis un robot russe, j'arrive de Moscou, clandestinement, et je demande l'asile politique parce qu'on veut m'éliminer.

— Qui veut vous éliminer ? Pourquoi ?

— Je veux aller à Paris et voir le président ou un ministre de la France.

— C'est ce qu'il m'a répété à plusieurs reprises, intervint le commissaire, il ne veut pas en démordre.

— Vous pouvez me parler, insista le préfet avec un sourire encourageant. Je représente ici le ministre de l'intérieur. N'ayez pas peur, vous ne risquez rien.

— Non, je parlerai à Paris.

Le préfet leva les yeux au ciel. Puis il prit son téléphone et photographia le robot, son visage, ses mains. Il sonna sa secrétaire.

— S'il vous plaît, allez installer ce monsieur, enfin ce robot, dans la salle d'attente. Et faites-le surveiller, dit-il à la jeune femme stupéfaite. Qu'on ne le quitte pas des yeux.

Restés seuls, les trois hommes échangèrent leurs points de vue sur cette affaire hors du commun. Puis le préfet conclut qu'elle était suffisamment grave et insolite pour qu'il pût déranger le cabinet du ministre de l'intérieur. Il eut en ligne un conseiller technique auquel il exposa les faits. Il lui dit que pour le convaincre il allait lui envoyer quelques photos par SMS.

Une demi-heure plus tard, tandis que le commissaire et le brigadier attendaient à la réception, le conseiller rappela le préfet. Effectivement les images étaient troublantes et semblaient confirmer ses propos. Compte-tenu du contexte politique doublement délicat, avec d'un côté le problème des migrants, et là le préfet était aux premières loges, et de l'autre la tension actuelle avec la Russie suite à la mort suspecte à Lyon d'un physicien nucléaire russe, opposant notoire du régime, renversé par une camionnette qui avait pris la fuite, le ministre souhaitait voir d'urgence ce soi-disant robot demandeur d'asile. Un avion partirait de Villacoublay dans moins d'une heure pour venir le prendre à l'aéroport de G.... Deux agents de la DGSI l'accompagneraient. Inutile que le préfet ou le commissaire se déplacent. Et bien sûr black-out total sur cette curieuse affaire !

Le soir même, après un vol sans histoire jusqu'à l'aérodrome militaire de Villacoublay suivi d'un court trajet en voiture banalisée, Igor Bredev rejoignait incognito la place Beauvau, au cœur de la capitale. On l'installa dans une chambre sécurisée prévue pour certains visiteurs. On l'informa qu'il verrait le ministre de l'intérieur le lendemain matin, à huit heures. En réponse aux questions de l'agent



de sécurité, il confirma qu'il ne voulait ni manger ni boire, mais souhaitait simplement qu'on laisse la lumière allumée afin qu'il achève de se recharger avant l'entretien. Il passa la nuit debout, immobile, sans esquisser le moindre geste.

Un peu avant huit heures, un huissier et l'agent de sécurité vinrent le chercher. Il sortit aussitôt de sa torpeur apparente et les accompagna sur le champ, sans prononcer un mot.

Quelques instants plus tard, il était assis dans le somptueux bureau du ministre de l'intérieur, qu'entouraient son directeur de cabinet et le patron de la DGSI. Deux membres des services secrets veillaient près de la porte.

Le contraste entre les trois hommes, alignés comme des juges face à un accusé, était saisissant. Le ministre, au teint blafard, au regard perçant derrière ses fines lunettes cerclées de métal, aux lèvres trop minces, devait peiner chaque matin à disposer harmonieusement ses touffes de cheveux sur son crâne. Son adjoint, nettement plus grand, respirait au contraire la santé et savait jouer de la douceur de son sourire. Il avait le tic de remettre sans cesse en place la mèche rebelle qui lui tombait sur le front, ce qui semblait à chaque fois énerver le ministre. Quant au directeur de la DGSI, replet et rougeaud, son visage dégageait une puissante autorité naturelle malgré son amour évident de la bonne chère.

Tandis qu'Igor Bredev, tournant lentement la tête, observait le décor, si différent de ceux qu'il avait connus jusque-là, avec ses murs lambrissés de chêne, ses multiples dorures, ses tableaux aux cadres ouvragés, ses meubles anciens, les trois hommes l'examinaient de leurs regards pénétrants. Ils détaillaient son visage, ses yeux qui ne cillaient pas, son crâne aussi nu qu'un œuf, ses curieuses petites oreilles, ses mains un peu trop fines. Puis, confronté à une situation qu'il n'avait jamais connue, le ministre commença de l'interroger, d'un ton calme, en détachant les syllabes car il pensait que le robot aurait pu avoir du mal à le comprendre :

— On me dit que vous demandez l'asile politique parce qu'on veut vous tuer. Est-ce exact ?

Croyant déceler une hésitation chez le robot, il ajouta :

— Ne craignez rien, je suis Jean-Louis Debuchet, ministre de l'intérieur, et voici Pascal Cheroux, mon directeur de cabinet, et Georges Ben Attias, qui dirige la DGSI.

— Je sais, coupa Igor, je vous ai reconnus.

Et devant l'air surpris de ses interlocuteurs, il ajouta :

— J'ai étudié toutes les photos et toutes les vidéos qui vous concernent. Je sais tout de vous. Je pourrais vous raconter vos vies, mais vous devez plutôt attendre que je vous parle de la mienne.

— En effet, c'est ce que nous souhaitons. Allez-y, l'encouragea Pascal Cheroux en arborant un sourire amical, nous vous écoutons et vous enregistrons. Mais expliquez-nous d'abord pourquoi on veut vous éliminer.

— Je vais vous le dire, mais peut-être aurez-vous du mal à me croire.

— Dites-nous simplement la vérité, nous sommes prêts à tout entendre.

— Eh bien je suis un artiste peintre et les humains refusent ma concurrence.

— Pardon, s'esclaffa le ministre ? Vous êtes peintre ? Et c'est pour ça qu'on veut vous détruire ? On aura tout vu ! Un robot peintre !

— Attendez, vous allez comprendre.

Après avoir ri sans retenue en échangeant des coups d'œil complices sous le regard imperturbable d'Igor Bredev, les trois hommes retrouvèrent leur calme et leur attention, et le prièrent de raconter son histoire. Et les agents des services secrets qui gardaient la porte ne purent s'empêcher de tendre l'oreille pour ne pas perdre une miette de l'étonnante confession qui allait suivre.